



À la mémoire du journaliste Ismail Al-Ghoul, Par Mohammed R. Mhawish.

« En tant que collègues journalistes palestiniens de Gaza, nos vies ont été jugées dispensables, et bien avant la guerre actuelle. C'est tellement douloureux de pleurer la perte d'Ismail Al-Ghoul et de Rami Al Rifi - non pas parce que nous n'avons jamais connu la perte d'autres journalistes auparavant, mais parce que chaque fois ressemble à la première. Pourtant, nous persistons dans notre détermination à documenter la mort de nos collègues, à rendre compte du génocide et à contourner d'une certaine façon notre ciblage délibéré, encore plus espérant rêver d'un avenir sûr. »



PHOTO DE DESESPOIR ©*Mahmoud Abu Hamda*

*Les petites
histoires
d'Ibrahim
Al Qarara
Bande de Gaza*

*Photos
Mahmoud Abu Hamda
Photographe -Bande de Gaza
2024*

*Traduction
Samia*



Bonjour,

Ibrahim me donne des nouvelles en plus des petites histoires. Il dit que la situation est très difficile. Ils ont eu beaucoup de morts à Alqarara et il rajoute " c'est par hasard si nous sommes encore en vie". Malgré tout, avec sa femme et l'association, ils travaillent jours nuit avec les gens pour qu'ils gardent espoir. Surtout les enfants. Ils ont fait un camp d'été pour les enfants, et forment toujours de nouveaux bénévoles. Il dit: "nous supportons des fardeaux que personne d'autre ne pourra supporter. Nous allons bien. La vie continue."

*Il demande comment se passe la vente du livre et que comptons nous faire de la suite des histoires
Amicalement, Samia*

*La vie sous les bombardements 149
Nassim*

"Où es-tu ? Es-tu déjà arrivé ? Laisse-moi parler à ton ami Hassan. Ne t'approche pas des lieux bombardés. Fais attention. Nassim... Nassim, je t'attends mon chéri. Que Dieu te protège toi, tes amis et tout le monde."

La mère de Nassim est toujours inquiète. Elle ne se calme pas jusqu'à ce qu'il revienne, ne mange pas tant qu'il n'a pas mangé et ne dort pas tant qu'il ne dort pas.

Quand les bombardements ont débuté en provenance d'un lointain canon, les gens ont pris la fuite, emportant tout ce qu'ils pouvaient. Puis les soldats ont pris d'assaut la ville avec leurs chars, se déplaçant de route en route, de maison en maison. Et le sang s'est mêlé au sable des chemins. Après trois jours, quand les tirs ont cessé. Nassim s'est glissé dans la ville. Des soldats l'ont vu et l'ont poursuivi, le traquant comme un cerf en fuite.

Arrivé près du mur de l'école, Nassim a tenté de se cacher à l'abri de la clôture. Mais le char a tiré un obus, démolissant le mur et tuant Nassim. Sa mère en a perdu la tête. Depuis, elle fait le tour des amis de Nassim et les interpelle. Chaque fois qu'elle passe devant un groupe de jeunes, elle demande : Avez-vous vu Nassim ? Dites-moi, pour l'amour de Dieu, dites-le-moi. Rendez-moi Nassim.

La vie sous les bombardements 150

Jadallah

Jadallah possède un grand garage pour réparer toutes sortes de voitures. Ses trois fils, Ali, Youssef et Younis, partagent le travail avec leur père. Celui-ci reçoit parfois des clients. Il prodigue des conseils. Younis s'occupe de la comptabilité de l'entreprise.

Pendant la guerre, la famille s'est enfuie vers un endroit qu'elle croyait sûr. Un obus a brûlé le garage. Ali et Youssef sont revenus pour inspecter la maison. Un tireur d'élite les a surpris. Une balle a tué Ali. Youssef a tenté de le secourir mais il a subi le même sort. Le père, informé du martyre de ses fils s'est précipité à leur secours. Le tireur qui l'attendait l'a tué. Younis a voulu les rejoindre mais sa mère l'a retenu, le prenant dans ses bras en hurlant. Les gens se sont rassemblés autour d'elle pour s'interposer entre Younis et la mort. Une semaine plus tard les soldats ont quitté le quartier. Younis et sa famille sont rentrés chez eux avec les corps du père et de ses deux fils pour leur faire leurs adieux avec tristesse et une douleur inconsolables.

07/08/2024







Tweet de la Rapporteuse de l'ONU



Francesca Albanese, UN Specia... 

@FranceskAlbs

Gaza : Dans le camp de concentration le plus grand et le plus honteux du 21ème siècle, Israël génocide les Palestiniens, un quartier à la fois, un hôpital à la fois, une école à la fois, un camp de réfugiés à la fois, une "zone de sécurité" à la fois. Avec des armes américaines et européennes. Et dans l'indifférence de toutes les "nations civilisées".

Puissent les Palestiniens nous pardonner notre incapacité collective à les protéger et à respecter le plus élémentaire du droit international.

Après Gaza, Israël exporte sa guerre au Liban -

Après la mort de 12 jeunes sur le plateau du Golan occupé et annexé par Israël, Netanyahu a promis une « réponse sévère ». Elle s'est soldée mardi soir par le bombardement, dans la banlieue de Beyrouth, du domicile d'un responsable du Hezbollah. Puis par le bombardement, mercredi à Téhéran (Iran), du domicile de chef politique du Hamas, Ismaïl Haniyeh.

Pierre Barbancey Publié le 30 juillet 2024 Après Gaza, Israël exporte sa guerre au Liban - L'Humanité (humanite.fr)

Benjamin Netanyahu a juré lundi d'apporter une « réponse sévère » après qu'une roquette se soit abattue, samedi, sur la petite ville de Majdal Shams, sur le plateau du Golan syrien, occupé et annexé par Israël et dont une partie est frontalière avec le Liban. Douze jeunes ont été tués. Si Washington et Tel Aviv ont accusé le Hezbollah, l'organisation chiite libanaise a nié toute responsabilité.

Mardi soir, un chef militaire du mouvement islamiste a été visé par une frappe israélienne sur la banlieue sud de Beyrouth. L'armée israélienne a annoncé de son côté que sa frappe sur ce bastion du Hezbollah visait un commandant responsable de la mort de jeunes lors d'une attaque à la roquette. Le Hamas a également affirmé mercredi que son chef politique, Ismaïl Haniyeh, avait été tué à Téhéran (Iran) par une frappe israélienne.

Le premier ministre israélien, de retour des États-Unis, s'était rendu sur le Golan dans une opé-

ration de communication dont il est friand. Malheureusement pour lui, là comme à Tel Aviv où il est régulièrement conspué par les manifestants pour sa politique guerrière qui empêche le retour des otages, des dizaines de résidents de Majdal Shams se sont rassemblés contre lui, certains criant « meurtrier, meurtrier ». Interrogé par l'AFP, un habitant druze, Kamil Khater, a expliqué : «*Au Golan nous voulons seulement la paix. Que Netanyahu rentre chez lui ! C'est à cause de lui que la guerre a éclaté*».

La tension monte entre Israël et le Hezbollah

Après la visite de Netanyahu à Majdal Shams, les dirigeants druzes ont publié un communiqué dans lequel ils soulignent que « *la tragédie est immense, l'impact est douloureux et la perte est partagée par tous les foyers du Golan* ». Mais, en raison de la doctrine druze qui « *interdit le meurtre et la vengeance sous quelque forme que ce soit, nous rejetons le fait de verser ne serait-ce qu'une goutte de sang sous le prétexte de venger nos enfants* », ajoutent-ils.

Lors d'une interview à la chaîne qatarie Al-Jazeera, Walid Joumblatt, le leader druze du Liban, a estimé qu'e Tel Aviv « *ment* » et que le Hezbollah « *respecte les règles d'engagement dans ses opérations et riposte lorsqu'Israël les enfreint* ». Pour lui, Netanyahu « *ne peut être dissuadé (de poursuivre cette guerre) que si les États-Unis cessent de lui fournir des armes et des munitions* ».

Néanmoins, tous les dignitaires sont au rou-

ge. Craignant une guerre à grande échelle, plusieurs compagnies aériennes, dont Air France et Lufthansa, ont suspendu leurs vols vers Beyrouth. Le Royaume-Uni a conseillé lundi à ses ressortissants de quitter le Liban. « *La situation évolue rapidement* », a écrit le ministre des Affaires étrangères David Lammy sur X.

En Iran, le président Massoud Pezeshkian a averti qu'Israël commettrait « *une grave erreur lourde de conséquences s'il attaquait le Liban* », lors d'un appel téléphonique avec son homologue français Emmanuel Macron. Celui-ci aurait répondu « *que tout devait être fait pour éviter une escalade* » et appelé l'Iran à « *cesser son soutien aux acteurs déstabilisateurs* ». Une nouvelle guerre « *aurait des conséquences dévastatrices* », selon lui.

Le ministre libanais des Affaires étrangères, Abdallah Bou Habib, tente de calmer le jeu. « *N'importe quelle guerre contre le Liban va se répandre dans toute la région, et Israël subira des pertes* », a-t-il précisé sur la chaîne Sky News. Selon Al-Qahira News, Beyrouth a appelé les États-Unis à exhorter Israël à se maîtriser au milieu des tensions régionales. Cette déclaration fait suite à la demande de Washington au gouvernement libanais de freiner le Hezbollah.

Netanyahu veut garder la main

Les États-Unis multiplient les démarches diplomatiques pour dissuader Israël de frapper la capitale libanaise, Beyrouth et surtout la banlieue sud où se trouvent les infrastructures du Hezbollah, qui aboutirait à une guerre totale. Le vice-président

du parlement libanais, Elias Bou Saab, a fait savoir qu'il avait été en contact avec le médiateur américain Amos Hochstein et a eu cet étonnant commentaire: « S'ils évitent les civils et s'ils évitent Beyrouth et ses banlieues, alors leur attaque pourrait être bien calculée. » Ils n'ont, à l'évidence, pas été entendus.

Un responsable iranien a révélé que les États-Unis avaient également transmis des messages à Téhéran au moins trois fois depuis l'attaque de samedi sur le plateau du Golan, « avertissant que l'escalade de la situation serait préjudiciable à toutes les parties ». Le département d'État américain a cependant pris soin de préciser qu'il cherchait une « solution durable » pour mettre fin à tous les incendies transfrontaliers : « Notre soutien à la sécurité d'Israël est ferme et inébranlable contre toutes les menaces soutenues par l'Iran, y compris le Hezbollah »

En Israël même, les voix ne manquent pas pour une guerre totale. A l'instar de Bezalel Smotrich, le ministre des Finances d'extrême droite qui a posté sur X le message suivant: « Pour la mort des enfants, (le chef du Hezbollah Sayyed Hassan) Nassrallah devrait payer avec sa tête. Tout le Liban devrait payer. »

Au contraire, Benjamin Netanyahu a compris l'avantage politique qu'il pourrait tirer de la situation. Malgré l'ovation reçue devant le Congrès américain, boycottée par la moitié des élus démocrates, il sait que ses visions pour Gaza ne sont pas les mê-

mes que pour le grand allié, dont il a besoin en fournitures d'armes notamment. Il devrait donc se contenter au Liban de frappes nombreuses mais ciblées avec un but, celui de s'inscrire dans la mise en application de la résolution 1701 des Nations qui réclament les capitales occidentales, Washington et Paris en tête.

La résolution 1701 du Conseil de Sécurité de l'ONU, adoptée le 11 août 2006 au lendemain de la guerre, appelle notamment à l'arrêt complet des hostilités au Liban, au déploiement des forces libanaises au Sud-Liban, au retrait parallèle des forces israéliennes derrière la Ligne bleue, au renforcement de la force de l'ONU (FINUL) pour faciliter l'entrée des forces libanaises dans la région, et à l'établissement d'une zone démilitarisée entre la Ligne bleue et le fleuve Litani.

Netanyahou, dont l'aviation viole l'espace aérien libanais depuis des années, va donc paradoxalement se présenter comme le gardien de cette résolution en poussant les combattants du Hezbollah à se replier sur le nord, au moins en partie. Selon le correspondant de la chaîne de télévision égyptienne Al-Qahira News, le Hezbollah, en situation d'alerte maximale, a fermé plusieurs de ses bureaux politiques au sud et à l'est du Liban, en prévision d'une offensive israélienne. Alors que la banlieue sud de Beyrouth a été attaquée, les pires scénarios sont maintenant possibles. C'est exactement ce que cherchait Israël qui va forcer maintenant ses alliés à le soutenir jusqu'au bout ■



Journal de bord de Gaza 44

«On est en train de vivre, mais on est déjà mort»

Rami Abou Jamous écrit son journal-pour Orient XXI. Ce fondateur de GazaPress, un bureau qui fournissait aide et traduction aux journalistes occidentaux, a dû quitter en octobre

son appartement de la ville de Gaza avec sa femme Sabah, les enfants de celle-ci, et leur fils Walid, deux ans et demi, sous la pression de l'armée israélienne. Réfugié depuis à Rafah, Rami et les siens ont dû reprendre la route de leur exil interne, coincés comme tant de familles dans cette enclave misérable et surpeuplée. Cet espace lui est dédié depuis le 28 février 2024.

Je voudrais aujourd'hui parler d'un aspect



Khan Younés, 20 juin 2024. Des Palestiniennes marchent au milieu des bâtiments détruits.
Eyad BABA / AFP

inquiétant de la guerre psychologique israélienne contre les habitants de Gaza. Je ne suis pas psychologue, mais je constate des changements troublants autour de moi, dans ma famille, mes amis, chez moi-même et chez la majorité des Gazaouis. Un exemple : au début de la guerre, quand le « coordinateur », c'est-à-dire le porte-parole en arabe de l'armée israélienne, a ordonné de quitter tout le nord de la bande et la ville de Gaza, par tracts, SMS et annonces sur Facebook, une grande majorité des habitants ont refusé de bouger.

C'était mon cas. Ne pas quitter mon appartement était une façon de résister. Je préférerais mourir plutôt que de partir sur la route. Mais devant l'ampleur des massacres et des boucheries de l'armée d'occupation contre la population civile, tout le monde a commencé à avoir peur. La peur est au centre de la guerre psychologique. Il faut avoir peur en permanence. C'est pour cela que les gens sont finalement partis. Y compris moi et ma famille, parce que les chars israéliens étaient dans notre dos. Un message nous a demandé d'aller vers le Sud, en agitant des drapeaux blancs pour notre sécurité. Mais deux de nos chers voisins ont été tués, alors même qu'ils en brandissaient un. Maintenant on sait très bien de quoi cette armée est capable. On n'a jamais vu ce genre de massacre d'une population civile, sous prétexte de combattre le Hamas.

Cette violence est calculée. L'objectif est de faire perdre la confiance en soi et dans les autres. Tous les Gazaouis supposés avoir participé au 7 octobre ainsi que leurs familles sont visés, a averti le ministre israélien de la défense. Une vengeance de style mafieux, qui n'a rien à voir avec le droit international.

Le message est qu'Israël peut faire ce qu'il veut, assuré du soutien des puissances occidentales et de leurs livraisons d'armes, au nom de son « droit à se défendre ».

Nous faire comprendre que, à Gaza, nous ne sommes plus chez nous.

Le résultat, c'est la fracture du tissu social par la peur et la méfiance. Si tu as un ami qui est membre du Hamas, tu l'évites parce qu'il est une cible, et que tu seras tué dans le même bombardement. Ton père est Hamas, tu es une cible. Ton cousin est Hamas, tu es une cible. Ton professeur ou ton voisin est Hamas, tu es une cible. Cela devient une obsession. Quand les gens, sommés de se déplacer une nouvelle fois, cherchent un endroit où planter leur tente, ils commencent par se renseigner sur leurs éventuels voisins : c'est qui ? Vous le connaissez ? Parce que les Israéliens bombardent les camps de déplacés sous le prétexte que sous telle tente, il y avait un gars du Hamas ; pas forcément un combattant, juste un membre du Hamas, ou même quelqu'un qui n'est pas Hamas, mais qui est fonctionnaire du gouvernement de Gaza, ou un policier. N'importe quel rapport avec le Hamas fait de toi une cible.

Regardez ce que les Israéliens font avec les écoles. Ils ont dit aux déplacés du Nord et de la ville de Gaza de s'installer dans les écoles de l'Office de secours et de travaux des Nations unies pour les réfugiés de Palestine dans le Proche-Orient (Unrwa) parce que c'étaient des « endroits sûrs ». Puis ils les ont bombardées. Les écoles totalisent le plus grand nombre de victimes par lieu. Pour faire peur. Le prétexte est

toujours le même : il y avait un membre du Hamas.

Mais les Israéliens peuvent cibler des individus, s'ils le veulent. C'est ce qu'ils ont fait avec un homme qui était sous une tente à côté de celle des journalistes à l'hôpital de Al-Aqsa. Le missile l'a frappé sans toucher ceux qui étaient autour de lui, assis sur des chaises. Israël peut toucher une aiguille au fond de la mer, mais il veut faire un grand nombre de victimes et de dégâts. Pour que les gens aient peur, pour qu'ils perdent la volonté de résister.

Et quand je dis « résister », je ne parle pas de résistance militaire, mais juste de rester chez soi. Les Israéliens ont cassé ce qu'on appelle la normalité. Plus rien n'est normal. Les déplacements font partie de cette déstabilisation psychologique. Ils font perdre la notion de « chez soi ». Même si on est sous une tente, on peut considérer que c'est chez soi. Mais en fait non, car sur un petit texto, un post sur Facebook du « coordinateur », des milliers de personnes se déplacent en même temps dans la même direction : c'est cela perdre le sens de la normalité. Celle-ci n'existe plus. Vous en France, vous avez des repères qui rythment la journée : le petit-déjeuner, le déjeuner, le dîner. Nous, on ne sait pas quand on va pouvoir se nourrir et, en tout cas, on ne fait pas trois repas par jour. Un exemple banal. Mais ce que les Israéliens veulent nous faire comprendre, c'est que dans toute la bande

de Gaza, on n'est plus chez nous.

Tu es chassé de chez toi, de la ville de Gaza.

Mais tu sais que tu es dans la bande de Gaza, en Palestine. On te déplace vers le sud, tu t'installes à El-Mawasi, au nord. Mais ce n'est pas chez toi, un texto t'ordonne d'en partir. Il n'y a plus de refuge. Tu es devenu un nomade à répétition. Tu n'as plus le sentiment d'appartenir à un lieu, même sous une tente ; tu dois perdre cette notion. C'est le même principe que la technique employée dans les prisons israéliennes : quand un détenu est placé dans une cellule individuelle, il y a toujours un soldat à côté de lui au moment des repas. Le prisonnier commence à manger, et brusquement, le soldat lui arrache son assiette et balance tout le contenu par terre. Il le fait deux, trois, cinq jours de suite. Et le jour où le soldat n'est pas là, le prisonnier a peur de le voir surgir au moment des repas, il pense que n'importe comment, son assiette va être balancée. Il mange, mais il a peur de manger, il a perdu l'idée d'un repas normal.

Nulle part où aller.

C'est la même chose pour nous. On a perdu la normalité de se sentir chez soi, même sous une tente. On a perdu la normalité d'avoir un ami proche du Hamas, car il ne faut plus avoir de contact avec ces gens-là. On a perdu le sentiment de la sécurité parce que dans les camions et les remorques déglinguées qui servent de

moyens de transport. Il suffit qu'il y ait un membre du Hamas parmi les voyageurs, et tout le monde est mort.

Le problème c'est qu'il n'y a plus nulle part où aller. Sur un simple texto, les gens se retrouvent à la rue.

Cela ne veut pas seulement dire dormir dans la poussière sur un petit matelas. Il n'y a plus de toilettes, les femmes ne peuvent pas y aller, les enfants non plus. Il n'y a pas d'eau, ils ne peuvent pas prendre une douche. Ils restent là pendant des jours, puis l'armée israélienne annonce qu'elle s'est retirée de l'endroit d'où les gens étaient partis. Alors ils rentrent « chez eux », mais il n'y a plus de chez eux parce que tout a été détruit. Ils essaient de s'installer sous des bâches, mais deux ou trois jours plus tard, un autre texto et tout le monde s'en va de nouveau. On est toujours en danger, on est toujours dans une tornade, dans un mixeur qui tourne et qui tourne.

On a perdu tous nos repères. On a perdu la volonté de résister, même en refusant simplement de bouger. C'est le résultat des massacres commis par les Israéliens. Beaucoup de gens disent qu'ils préfèrent mourir, mais la vie humaine a trop de valeur, et quand il s'agit vraiment de partir, tout le monde part. Ils veulent mourir, mais en même temps ils ne veulent pas, mais en fait s'ils meurent, eh bien c'est tant mieux, parce que cette vie n'en est plus une. Nous sommes

dans une jungle où tout le monde a peur de tout, peur des animaux féroces qui nous poursuivent. On a aussi peur de nous-mêmes. Nous sommes tous devenus psychologiquement instables.

Nous sommes détruits de l'intérieur.

On n'arrive plus à penser, à prendre des décisions. On n'arrive plus à s'occuper de nos enfants, de nos femmes, de nos familles. On est ailleurs, on pense à beaucoup de choses et en même temps on ne pense à rien, et on ne peut rien faire du tout. Il faut réfléchir, mais on ne réfléchit pas. Ce n'est pas une vie, c'est la mort. On est en train de vivre, mais on est déjà mort parce qu'on sait qu'à chaque instant, on peut être pris pour cible. Je ne suis pas trop philosophe, mais je suis en train de parler de ce que je sais et je veux partager avec vous ce sentiment d'instabilité. Je sais que je me sens mort, mais je suis en train de vivre parce que physiquement je ne suis pas arrivé à mourir, mais le cerveau est mort. On respire, on mange un peu, on dort. Il n'y a rien de normal dans notre vie, à part la peur et les massacres. Il y a une guerre au sein de nous-mêmes. On a le désir de rester en vie, mais en même temps, tous nos repères ont disparu.

D'habitude, tu as un ami, tu dois lui être fidèle. Aujourd'hui, ce n'est plus possible. D'habitude, la solidarité te lie avec ta famille élargie, les oncles, les tantes, les cousins... Mais la misère que nous vivons nous oblige à privilégier nos proches notre femme et nos enfants. Le peu qu'on a

à donner, on le garde pour la famille nucléaire. L'affection, on la réserve à nos enfants. C'est un grand changement pour notre société. Je crains que cette attitude perdure après la guerre, que l'instabilité et la peur persistent. C'est ça la guerre d'Israël. Ils veulent la terre. Les infrastructures peuvent être rebâties, mais casser psychologiquement une personne ne peut pas se résoudre juste avec la reconstruction.

À chaque fois que j'entends parler de reconstruction après la guerre, je dis toujours à mes amis qu'il faudra reconstruire l'homme, parce que nous sommes détruits de l'intérieur. Et il faudra reconstruire le tissu social. Commençons par les pères de famille, les mères, les enfants aussi. Parce que tout a changé : le comportement des enfants, celui des épouses, des parents. Tout a changé et malheureusement pour le pire. Parce qu'Israël cherche la terre. Et pour la conquérir, il faut détruire l'Homme ■



"حياتنا أهم من حياتهم"

جيش الاحتلال يستخدم مدنيي غزة
دروعاً بشرية بشكل ممنهج

trtarabi

« NOTRE VIE EST PLUS IMPORTANTE QUE LA LEUR VIE »

Un soldat israélien.

L'armée d'occupation utilise les civils de Gaza comme boucliers humains, de façon programmée.



L'enfant Sila Housou a perdu son œil, elle a subi une fracture du crâne suite au bombardement féroce qui a visé l'école où elle était réfugiée. Ce tragique matin l'école a été détruite tuant des dizaines de déplacés, laissant des images de pertes humaines insoutenables. Pendant cette guerre des milliers d'enfants, souffrent de blessures et de mutilations, isolés au milieu d'un océan de souffrances, subissant des conditions de vie insupportables.

فقدت الطفلة سيلا حوسو عيناها وتعرضت لكسر كبير في جمجمتها نتيجة القصف الوحشي الذي استهدف المدرسة التي لجأت إليها. في ذلك الصباح المأساوي، دمرت المدرسة وراح ضحيتها العشرات من النازحين، تاركة خلفها مشاهد حزينة وصوراً لا تُنسى من فقدان. في هذه الحرب، تعرض آلاف الأطفال لإصابات بالغة وإعاقات، ليجدوا أنفسهم وسط بحر من الألم والعزلة، في ظل ظروف قاسية لا تُحتمل.



Le 19 août 17h 30, à Uzeste ,
présentation du recueil des
« Petites histoires » d'Ibrahim.

ELIAS SANBAR

« Israël mène une guerre totale à Gaza »

L'ancien ambassadeur de la Palestine auprès de l'UNESCO publie un livre (1) écrit à chaud sur la situation de son pays en proie à un conflit qui, selon lui, peut déboucher sur le « transfert » définitif de son peuple, c'est-à-dire son remplacement par un autre.

(1) Chez Gallimard, collection « Tracts », n°56,
48 pages, 3,90€, numérique 3,50.€
Voir aussi l'Huma. du vendredi 24 mai.

Puiser l'info. À la source :

AFPS <https://www.france-palestine.org/>

Médiapalestine <https://agencemediapalestine.fr/>

Journal l'Humanité, tous les jours, même le dimanche



Ibrahim Khashan La vie sous les bombardements

Le temps qu'il fait

Au lendemain du 7 octobre et dès les premiers jours d'une riposte im-
pitoyable dans la bande Gaza, Ibrahim
Khashan, infatigable militant pour la paix
et la justice en Palestine et dans le mon-
de, commence à écrire de brefs et puis-
sants récits de vie sous le feu de l'armée
israélienne. Ces courtes chroniques nous
peignent sans emphase ni misérabilisme
le quotidien tragique du peuple gazaoui.
Pour autant, elles ne sont pas exemptes
d'une certaine poésie, car l'homme, au-
delà de ses engagements, est écrivain,
poète et conteur.

Sans doute Ibrahim Khashan sait
-il qu'il incombe aux écrivains de rédiger
l'histoire qui manque cruellement à son
pays; sans doute pense-t-il, avec Silvia
Moresi, que « la littérature est la seule
histoire possible de la Palestine », On
peut se réjouir qu'ainsi c'est une histoire
moins officielle, plus diverse et com-
plexe, qui se continuera.



Ibrahim Khashan, né en 1956, est issu d'une famille de la mi-
norité arabes des bédouins palestiniens. Ibrahim a été responsable à
Gaza de l'UNRAW (United Nation Relief and Works Agency for Palestine Refugees in the
Near East). Hormis un recueil de contes édité en version bilingue, par le collectif Solidarité
Al Qarara (St. Pierre d'Aurillac - Gironde), La vie sous les bombardements est son premier
livre publié.